

L'ART COMME SYNTHÈSE DES MYTHES

Femmes et mémoire

Le Musée Dapper ressemble à la caverne d'Ali Baba. Des trésors y sont entreposés, trésors artistiques mais aussi condensés de mémoire de ces cultures dites orales, les cultures africaines. Le visiter, c'est partir à la découverte de racines de notre commune humanité.

La prochaine exposition, sur « Femmes dans les arts d'Afrique », s'ouvre le 10 octobre. Elle va de la représentation de la femme par les hommes jusqu'aux travaux et œuvres de plasticiennes africaines contemporaines de plus en plus nombreuses. La place de la femme, de la lutte pour ses droits dessine à la fois une image de nos sociétés – pas seulement africaines, sa présence considérée comme essentielle dans la sphère de la famille et son effacement dans l'espace public, communautaire est aussi visible dans nos pays dits développés – et de leur avenir.

Cette exposition, comme le livre-catalogue dirigé par Christiane Falgayrettes-Leveau, sollicite plusieurs types de disciplines, l'anthropologie¹⁾, la sociologie, l'histoire de l'art pour dévoiler l'univers des femmes qui, on le sait bien, n'exclut ni la douleur ni la violence. Zora Neale Hurston, écrivaine et anthropologue Noire américaine, affirmait que « la femme est la mule de l'homme noir » et que tout ce que le Blanc fait subir à l'homme Noir, ce dernier le fait reposer sur les épaules de la femme noire. Cette réalité se retrouve dans cette exposition en même temps que les mobilisations contre toutes les violences – l'excision comme les violences conjugales – pour affirmer le droit

d'exister et de sortir de cette opposition binaire « mère ou pute »... La « section contemporaine » indique la volonté de toutes ces artistes de s'affirmer en construisant leur propre univers.

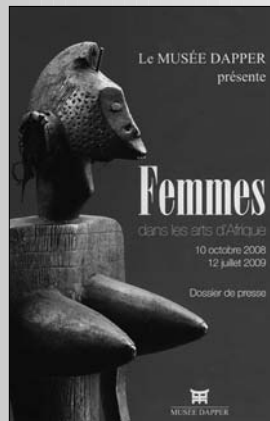
En outre, des rencontres-débats porteront sur « Paroles de femmes » (18 octobre), « Dans l'intimité des femmes » (25 octobre ; 23 et 24 janvier 2009), « Affaires de femmes » - la femme comme une marchandise – (15 novembre) pour appréhender la polygamie, les atteintes au corps déterminant la nécessité d'un combat renouvelé pour les droits des femmes, condition nécessaire à la construction d'un monde fraternel.

Radio France Internationale, en partenariat – c'est à la mode – avec l'association Racines et le musée Dapper proposera un « Ciné Club Afrique » portant sur « Images de femmes », tous les mois à partir du 17 octobre à 20h30, avec la présence d'artistes et suivi d'un débat.

Cette mémoire, cette histoire au féminin a été longtemps occultée. Il a fallu les mobilisations féministes pour qu'elle soit possible, pour que l'histoire de l'Humanité ne soit pas amputée d'une partie essentielle. Les femmes ne se réduisent pas à la fécondité, nous dit cette exposition, elles sont aussi des bibliothèques, elles possèdent les mémoires qu'elles transmettent et, de ce fait, représentent l'ossature des sociétés. ●

NICOLAS BENIES

Musée Dapper, 35 bis rue Paul Valéry,
75116 Paris,
Pour plus de renseignements :
<http://www.dapper.com.fr/>



1) Il faut relire – ou lire – à la lumière de cette exposition, les œuvres des ethnologues. Celle de Lévi-Strauss dont ce texte essentiel « Tristes tropiques », quintessence de son travail et de ses réflexions comme de ses échappées. Beaucoup de commentateurs ont insisté sur son style sans vouloir analyser son apport ni sa filiation avec Marx et Engels – celui de « Dialectique de la Nature », un texte mal compris – ainsi que Rousseau. En contre point quasiment, reprendre Michel Leiris qui a découvert l'ethnologie par le jazz et se veut engagé dans la lutte contre le colonialisme, pour la libération des peuples. Ses « Cinq leçons sur l'ethnologie » restent un modèle du genre. Dans cette dernière lignée voir « Arts et peuples de l'Afrique noire » de Jacqueline Delange, Folio/Essais (2006).

ENTRE LES MURS :

Ce qui est sûr, c'est que Cantet, dans la veine de *Ressources humaines* a signé un film social : un film qui ne ressemble pas aux nombreux documentaires tournés autour d'un collège ZEP. Il a mis à l'écran le livre éponyme de François Bégaudeau, et c'est Bégaudeau en personne qui joue son propre rôle... Livre et film ont choisi de se concentrer sur les relations entre un prof et ses élèves dans une classe de 4^{ème} à forte mixité sociale, scolaire, culturelle et ethnique. Et si le film est « social », c'est d'abord en raison de ce choix : montrer que l'école s'adresse à tous, et que la diversité est une richesse. La question est de savoir si cela suffit à en faire un film militant...

Ce n'est pas certain, parce qu'il ne se dégage pas de message lisible, et que Cantet « laisse à voir » son film, sans commentaires, sans voix off... avec tout ce que ce parti pris comporte d'intérêt, mais aussi de risques...

En effet, filmer la réalité de la classe présente beaucoup d'intérêt : la difficulté qu'a le prof à gérer le groupe classe, les seuils de tolérance (parfois contestables) qui sont les siens, les choix pédagogiques (aussi traditionnels qu'innovants), les malentendus récurrents

Autobiographie imaginaire d'

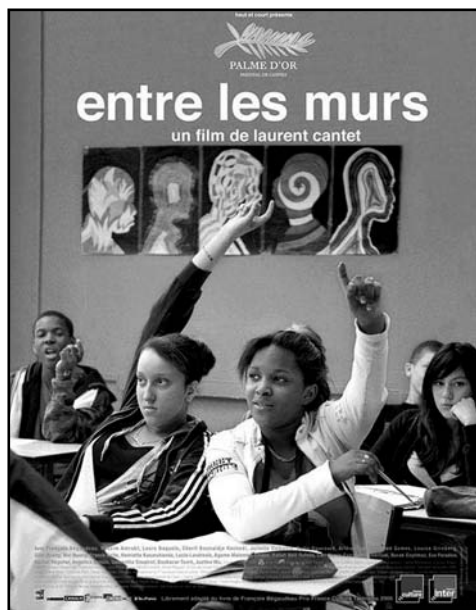
Femme et trompettiste ? Qui peut le croire ? Tout dans le monde des débuts de ce 20^e siècle oscillant entre guerre et révolution mais où la barbarie triomphe. Valaida Snow, née à Chattanooga en 1903 et décédée à New York en 1956, fut pourtant de celles-là. Elle sera comme tout le monde influencée par Louis Armstrong, et jouera de la trompette dans le monde entier. Elle aura du succès. Elle sera arrêtée au Danemark pour vol et détention de drogue et internée dans un camp de concentration proche de Copenhague. Elle sera échangée contre un espion allemand grâce au chef de la police danoise, fan de jazz. A cette époque le jazz réalisait de tels miracles (il en sera de même pour Django Reinhardt arrêté plusieurs fois par l'armée allemande et relâché par l'intervention de Charles Delaunay



et de capitaines, colonels fans de jazz et de Django en particulier). Elle repartira aux Etats-Unis et après un concert au Palace Theater à New York, mourra. Comme souvent pour les femmes, une fois morte, elle sera enterrée et oubliée. Elle a disparu des mémoires mais pas des dictionnaires de jazz !

Ce résumé de toute une vie,

DOCUMENTAIRE, FICTION OU FILM MILITANT ?



(implicites culturels trop éloignés entre prof et élèves), aussi bien que le « dérapage » du prof et la façon dont l'institution gère, aussi, les situations de crise... Intéressant, et courageux aussi : Cantet nous laisse à voir une réalité sans fards, sans faux-semblants, qui ne fait pas la part belle à l'institution, qui ne

ménage ni les enseignants, ni les élèves, et en dresse un portrait sans complaisance.

Mais le risque lié à ce parti pris est de taille : le risque de ne pas être compris, pire, de provoquer un « contre sens », un malentendu... et qu'au lieu de faire l'apologie d'une école de la mixité, le film en montre aussi les points faibles, et que le public ne retienne que cette image. Par exemple, Cantet dit avoir choisi de filmer la classe « quand il s'y passe quelque chose » et pour cela, les séquences se concentrent sur des échanges surtout oraux entre les élèves, ou entre le prof et les élèves. Ces échanges sont emprunts d'oralité, avec tous les défauts que cela comporte ; et surtout, en se concentrant sur eux, Cantet ne choisit pas de « montrer » un temps où tous les élèves sont mis au travail, où la transmission des connaissances est patente. Les contenus strictement scolaires ne sont pas la priorité des séquences filmées, alors il ne faudrait pas que l'on en conclut que « le niveau baisse », ou que les exigences sont moindres en ZEP...

Par ailleurs, les relations entre le prof et ses élèves sont basées sur l'échange, le « contrat » égalitaire (qui trouvera ses limites, d'où l'intérêt du scénario) et le refus de la sanction...

Bégaudeau joue un prof qui n'adopte pas une posture de sévérité et qui « désamorçage » très souvent les conflits : on peut se demander comment le public appréhendera cette forme d'autorité (alchimie tellement complexe), et s'il ne risquera pas d'y voir du laxisme, du renoncement... Ce n'est donc pas un film militant, mais Cantet en avait-il l'intention ? Une des faiblesses du film réside peut-être dans la réponse : il n'est pas aisé de savoir quels sont les objectifs du réalisateur...

Le message véhiculé par *Entre les murs* est donc brouillé, et les niveaux de lecture du film seront différents selon que l'on est prof (de ZEP, de collège, de lycée), jeune, parent d'élève ou simple spectateur. Mais le grand mérite de ce film, c'est qu'il permet aux uns et aux autres de questionner l'école, de repenser les pratiques, de discuter sur le(s) métier(s) d'enseignant. Enfin, le formidable atout d'*Entre les murs*, c'est qu'il dresse le portrait d'une jeunesse éclatante, qui déborde d'énergie, vivante. Tellement vivante et tellement vraie. ●

VÉRONIQUE PONVERT

une trompettiste bien réelle

résumé sec comme une notice de dictionnaire – c'est bien de ça dont il s'agit – appelle des questions et laisse place à l'imagination pour la retrouver en retraçant cette ambiance particulière de l'entre-deux-guerres où le jazz joue un rôle central. Il influence tous les autres arts et la chanson française sous ses coups se transforme radicalement. Sans le jazz pas de Ray Ventura ni de Charles Trenet, encore moins de Johnny Hess ni de Zazous, ni même de Boris Vian.

Pascal Rannou a imaginé cette vie pour nous rendre cette trompettiste. Elle avait décidé d'être libre, d'affirmer ses droits un peu à la manière de Mae West à la même époque faisant scandale à Hollywood. Cette liberté se paie... Cette fausse-vraie autobiographie – l'auteur préfère parler de « fiction pseudo biographique » – écrite à la première personne, devrait permettre de la réécouter, de la redécouvrir, de lui redonner sa place. Le titre, jeux de mots, sorte d'oxymore, provient directement de la traduction de son nom, Snow la neige, donc « Noire, la neige » ainsi que du surnom de l'héroïne – il s'agit de drogue dure ici. ●

N. B.



Pascal Rannou, « Noire, la neige »,
éditions Parenthèses,
collection Eupalinos, 292 p., 18 euros.

L'oiseau de Mona

Mona est une petite fille comme beaucoup d'autres. Elle va à l'école, n'aime pas les maths mais est très forte en dictée, fait de la danse, court le dimanche matin avec son papa dans le parc de la cité où elle habite... Une enfance ordinaire, en somme, mais en apparence seulement.

Mona, en effet, a un oiseau noir qui la suit partout et parfois cet oiseau grossit tellement qu'il l'empêche de réfléchir. L'histoire de Mona est celle de ces milliers d'enfants sans-papiers que la police traque sans pitié pour répondre à la politique du chiffre imposée aux préfetures. Mais



les enfants ne sont pas des chiffres. Ils ont une vie d'enfants, et tous les oiseaux noirs du monde ne les empêchent pas de vivre, de rêver et d'espérer une vie plus sereine où il n'y aurait plus la peur d'être obligés un jour de devoir retourner dans ce lointain pays dont parlent parfois les parents, un pays qu'ils ont fuit à cause de la guerre.

On le sait, l'histoire de Mona est tristement banale. Les dessins faussement naïfs de l'auteur lui donnent une forte luminosité comme s'il fallait conjurer la présence envahissante de l'oiseau noir, qui sans être de mauvais augure, représente l'angoisse du

lendemain incertain, cruelle épée de Damoclès suspendue au dessus des enfants sans-papiers au pays du sarkozysme triomphant.

Cet album est un bon moyen, plein d'espérance et de poésie mais sans faux-semblant, d'évoquer avec les enfants leur situation ou celle d'un de leur camarade. C'est aussi, accessoirement, le moyen de soutenir RESF. ●

STÉPHANE MOULAIN



Sandra Poirot-Chérif, *L'oiseau de Mona*, Rue-du-Monde, 13,5 euros.